

1

Peu après minuit, dans la nuit du lundi au mardi, en revenant chez elle, après une répétition tardive de sa nouvelle pièce, Tina Evans crut voir son fils Danny installé dans la voiture d'un étranger mais, bien sûr, ce ne pouvait être qu'une cruelle illusion puisqu'il était mort depuis plus d'un an.

Elle s'était arrêtée à une centaine de mètres de sa maison pour acheter un quart de lait, ainsi qu'un pain complet, à un supermarché ouvert jour et nuit, et s'était garée à côté d'une imposante Chevrolet couleur crème; c'est à ce moment qu'à la lumière jaunâtre du lampadaire voisin elle vit de profil le garçon assis à l'avant – il attendait sans doute son père ou sa mère partis faire des courses – et son sang se glaça dans ses veines.

Danny...

Le garçon devait avoir dans les douze ans, l'âge de Danny, et il avait la même chevelure brune et drue, le même nez, le même tracé délicat du menton. Inconscient d'être observé, il se mit à mordiller la phalange de son pouce replié. Exactement la manie de Danny, une manie contractée l'année précédant sa mort et dont elle avait essayé en vain de le débarrasser.

Tandis qu'elle le regardait intensément, elle avait l'étrange intuition qu'il ne s'agissait pas d'une simple coïncidence, d'une ressemblance fortuite. Elle n'arrivait plus à avaler sa salive et son cœur battait la chamade. En fait, jamais elle

n'avait accepté la perte de son unique enfant, jamais elle ne s'était résignée. «Alors, se dit-elle, la gorge nouée, parce que je vois ce gosse qui lui ressemble, je vais recommencer à me monter la tête, à croire qu'il n'est pas mort... Mon Dieu, et si c'était lui...»

Plus elle y pensait et plus cela lui paraissait vraisemblable; après tout, elle n'avait pas vu de ses yeux le cadavre, la police et les gens des Pompes funèbres ayant prétendu qu'il était atrocement défiguré et qu'il valait mieux pour elle conserver le souvenir de son fils bien vivant. Trop écrasée par la douleur pour avoir la force de protester, elle n'avait contemplé qu'un cercueil fermé. Alors... s'il n'avait pas été tué dans l'accident, s'il avait souffert d'un léger traumatisme crânien qui aurait tout de même entraîné une amnésie? On connaissait des cas analogues.

Elle le voyait errant à des kilomètres du bus déchiqueté, sans papiers, ayant perdu totalement le sens de son identité, incapable de dire aux bons Samaritains qui voulaient l'aider qui il était, ni d'où il venait. Tout à fait possible: elle avait vu un film à la télévision qui relatait un cas semblable. Qui sait s'il n'était pas aujourd'hui installé chez une famille d'accueil, dans un foyer pour jeunes, en train de se refaire une nouvelle vie? Et maintenant dans cette Chevrolet. Le destin le lui avait arraché mais le cauchemar était terminé, elle n'avait qu'à tendre les bras et...

Au beau milieu de ce rêve éveillé, le garçon, sentant le regard insistant posé sur lui, se retourna. Elle en eut le souffle coupé; leurs yeux se rencontrèrent et, sous cette lumière blafarde, elle eut l'impression qu'ils entraient en contact malgré les espaces infinis qui les séparaient, avant de prendre conscience que ce visage ne ressemblait pas le moins du monde à celui de son enfant.

Elle détourna vivement la tête et s'aperçut que ses mains se cramponnaient si fort au volant qu'elles en étaient toutes meurtries. «Pauvre imbécile!», gémit-elle. Elle qui se prenait

pour une femme solide, équilibrée, capable d'affronter et de surmonter tous les coups du sort, voilà qu'elle était absolument impuissante à admettre que Danny fût mort.

Après le choc initial, après les obsèques, elle s'était colletée avec la terrible réalité. Progressivement, jour après jour, semaine après semaine, elle s'était efforcée de reléguer Danny dans le passé, avec chagrin, avec culpabilité, dans les larmes et l'amertume, mais avec détermination et, l'année passée, elle avait franchi victorieusement plusieurs échelons dans sa carrière. Elle s'était jetée à corps perdu dans ses tâches professionnelles en se disant que le travail agirait comme la morphine, endormirait la douleur en attendant que le temps la cicatrise.

Et puis, voici deux semaines, elle était retombée dans ses divagations : comme dans les moments qui avaient suivi immédiatement la nouvelle de l'accident, elle était hantée, obsédée, par le sentiment que Danny était vivant. Elle qui comptait sur le temps pour calmer un peu ses angoisses, elle se retrouvait plongée dans le même abîme de douleur.

Ce n'était pas la première fois qu'il lui semblait reconnaître son fils ; ces dernières semaines, c'est bien simple, elle croyait le voir partout. Il y avait aussi ce rêve qui revenait sans cesse, où Danny était vivant, et il lui fallait plusieurs heures après son réveil pour réaliser qu'il n'était plus là, qu'il ne serait plus jamais là. Alors elle se persuadait que ce rêve était prémonitoire, qu'il signifiait le retour prochain de son fils. Cela lui faisait chaud au cœur mais le soulagement était si fugitif... Elle avait beau résister de toutes ses forces à la lugubre réalité, la lutte était inégale, elle s'y usait puisque, chaque fois, elle se laissait berner par un fol espoir et retombait de tout son haut.

C'était malsain et même pathologique.

Nouveau coup d'œil furtif au garçon de la Chevrolet qui continuait à la fixer, puis enfin elle réussit à décrire ses mains : elle n'allait pas sombrer dans la folie. « Non,

pas question, se dit-elle, il y a des gens qui deviennent cinglés après un choc pareil, je l'ai lu quelque part. Il faut absolument que je me prenne en main, j'ai follement aimé Danny bien sûr, mais il n'y a plus rien à espérer, il faut que je me mette ça dans la tête : mon petit garçon est mort, écrabouillé dans un accident de bus avec quatorze autres écoliers – un drame personnel parmi d'autres – défiguré, méconnaissable, *mort*, enfermé dans un cercueil, sous la terre, disparu pour toujours de ma vie.»

Sa lèvre inférieure tremblait mais elle maîtrisa son envie de pleurer. Le garçon dans la Chevrolet se désintéressait d'elle à présent ; il lorgnait du côté du magasin, guettant l'apparition de celui ou de celle qui l'avait amené jusqu'ici. Tina s'extirpa de sa Volkswagen, aspira une profonde bouffée de la plaisante fraîcheur nocturne avant de s'engouffrer dans le magasin où il faisait trop froid et où l'éclairage blessait les yeux. Elle acheta son quart de litre de lait écrémé et le pain complet de régime coupé en tranches ultrafines – histoire de prendre moins de calories. Tina ne dansait plus et s'occupait de la réalisation du spectacle mais elle se sentait mieux physiquement et psychologiquement quand elle ne dépassait pas le poids de ses jeunes années.

Cinq minutes plus tard, rentrée chez elle, elle s'assit à sa table de cuisine devant deux tartines de beurre de cacahuètes et un verre de lait froid. Quand Danny était petit, commençant tout juste à marcher, il adorait les toasts au beurre de cacahuètes, alors qu'il faisait le difficile devant d'autres mets. Dans son langage il appelait ça «peurre de tatahuètes». En fermant les yeux elle le voyait, petit bonhomme de trois ans, tout barbouillé, réclamant à cor et à cri une autre «tatine de peurre de tatahuètes». La vision était si intense qu'elle sursauta. Non, surtout ne pas évoquer de souvenirs. Mais c'était trop tard, elle sentit un poids de cent kilos dans la poitrine, inclina la tête, le front contre la table, et laissa libre cours à ses larmes.

Cette nuit-là, elle fit de nouveau le rêve.

Danny est en vie, quelque part, et il a besoin de son aide. Il est sur le bord d'une falaise surplombant une gorge dont on ne voit pas le fond et elle est du côté opposé, il leur est impossible de se rejoindre, l'abîme est infranchissable; il est seul, il a peur, il l'appelle d'une voix lamentable et elle se sent totalement impuissante. Le ciel s'assombrit de minute en minute, d'énormes nuages noirs s'amassent au-dessus de leur tête. Leurs cris se répondent, de plus en plus aigus, de plus en plus désespérés, car ils savent que, si elle n'est pas près de lui pour le protéger, la nuit qui descend recèle un danger terrifiant pour l'enfant. Soudain le ciel est zébré d'éclairs, les ténèbres s'épaississent, l'orage éclate brutalement.

Tina se dressa sur son séant; elle était sûre d'avoir entendu un bruit dans la maison, le bruit distinct du coup de tonnerre de son rêve, elle ne l'avait pas imaginé. Elle tendit l'oreille, prête à rejeter ses couvertures et à bondir hors du lit... Silence, un silence profond. « Ça y est, je recommence à me faire des idées. Dieu que je suis nerveuse! Depuis quinze jours, ça fait au moins six fois que je crois entendre quelqu'un, songea-t-elle, et quand je vais de pièce en pièce, mon pistolet à la main, il n'y a jamais personne. » Certes, dernièrement elle avait eu pas mal de soucis personnels et professionnels; elle était loin d'avoir recouvré son équilibre d'antan. Après tout, ce devait être le coup de tonnerre du rêve qu'elle avait pris pour la réalité...

Elle resta aux aguets mais au bout de quelques minutes elle dut se rendre à l'évidence: tout était calme. Son cœur se remit à battre normalement et elle se rallongea. En pareilles circonstances elle aurait tant aimé vivre encore avec Michael, pouvoir se blottir contre lui dans le noir; il l'aurait réchauffée, rassurée et elle se serait rendormie la tête au creux de son épaule.

« Encore cette fichue imagination qui me joue des tours », marmonna-t-elle; si Michael était ici, ça ne se passerait pas

du tout comme ça, pas de gestes de tendresse ni d'amour, il se débrouillerait pour trouver un sujet de dispute. Ça commencerait par une brouille et de fil en aiguille ils en arriveraient à une sanglante querelle. À la fin de leur vie commune, ça se terminait toujours de cette façon, Michael était perpétuellement agressif et prêt à engager les hostilités. Elle l'avait aimé jusqu'au bout et avait beaucoup souffert de la rupture, mais finalement elle en avait éprouvé un certain soulagement.

Elle avait perdu la même année son enfant et son mari, l'homme en premier, ensuite le garçon ; ils s'en étaient allés l'un vers la tombe, l'autre vers un avenir qu'il espérait modeler à sa guise. Pendant les douze années vécues ensemble elle avait changé du tout au tout mais Michael était demeuré pareil à lui-même. Au début follement épris, n'ayant rien de secret l'un pour l'autre, à la fin ils étaient devenus de parfaits étrangers. Michael qui vivait toujours dans la ville, dans une rue toute proche, était à certains égards aussi loin, aussi inaccessible que Danny.

Elle poussa un gros soupir et ouvrit les yeux. Le sommeil l'avait fuie mais elle savait qu'elle devait se reposer encore afin d'être en forme le lendemain. Ce serait un des jours les plus importants de sa vie : le 30 décembre. Les autres années, cette date n'avait aucune signification spéciale mais ce 30 décembre-ci, pour le meilleur ou pour le pire, son destin allait basculer.

Pendant quinze ans, à partir de ses dix-huit ans (deux ans avant son mariage avec Michael), elle avait vécu et travaillé à Las Vegas. Elle avait débuté sa carrière de danseuse au Lido de Paris, une gigantesque salle de spectacle appartenant au Stardust Hotel. La revue du Lido était une de ces productions somptueuses dont Las Vegas avait le secret ; c'était la seule ville au monde où l'on pût monter tous les ans un spectacle qui coûtait des millions et des millions en décors, costumes, salaires et cachets. Avec de telles dépenses la

direction de l'hôtel s'estimait satisfaite si elle arrivait, grâce à la vente des billets et des boissons, à s'en tirer sans pertes ni bénéfices. D'ailleurs le spectacle, aussi splendide qu'il fût, n'avait pas d'autre but que d'attirer le client – quelques milliers de clients – dans l'hôtel. En se rendant à la salle de spectacle ou en en sortant, les gens passaient devant les tables de jeu, roulette, craps, et les files de machines à sous, et c'est là que se récoltait l'argent.

Tina aimait danser dans la revue du Lido et elle y fut fidèle pendant deux ans et demi jusqu'au moment où elle sut qu'elle était enceinte. Elle demanda alors un congé pour mener à terme sa grossesse et s'occuper de Danny pendant les premiers mois de son existence. Quand il eut six mois, elle reprit son entraînement pour se remettre en forme et, après douze semaines de travail acharné, obtint de danser dans un nouveau spectacle. Elle réussit à concilier son double rôle de girl et de mère de famille, ce qui n'est pas une sinécure, mais elle adorait Danny et elle tirait également de grandes joies de son métier. Et puis elle n'avait jamais rechigné à la tâche.

Cinq ans plus tôt, cependant, le jour de son vingt-cinquième anniversaire, elle s'était dit qu'il ne lui restait plus que dix ans à pouvoir exercer son métier et elle avait décidé d'étudier le music-hall sous un autre angle, de manière à ne pas se faire virer une fois atteinte la limite d'âge. Elle se retrouva alors chorégraphe pour une revue de deuxième ordre qui n'était qu'une pâle imitation de celles du Lido. Elle fut chargée en même temps des costumes. Petit à petit on lui confia les mêmes fonctions dans de plus grandes salles; elle acceptait parfois de monter des spectacles dans les salons de petits hôtels devant un public de cinq à six cents personnes.

Puis elle dirigea une revue, assumant non seulement la direction mais la mise en scène d'une autre. C'est ainsi qu'elle acquit rapidement de la notoriété dans la sphère du

show-biz de Las Vegas où tout le monde se connaissait et se serrait les coudes. Et, il y avait moins d'un an, peu après la mort de Danny, on lui avait enfin proposé de monter un spectacle en collaboration avec un autre metteur en scène – ils disposeraient d'un budget extravagant de trois millions de dollars – dans l'immense salle (deux mille places) du Desert Mirage, un des hôtels les plus cotés du Strip, le boulevard où s'alignent les boîtes de nuit et les maisons de jeu.

Elle en voulut terriblement au destin de lui offrir ce mirobolant présent en plein deuil, comme s'il s'agissait d'une compensation. Malgré son chagrin, son amertume, son dégoût de la vie, elle accepta la proposition, se rendant parfaitement compte que c'était le seul moyen pour elle de survivre à sa douleur. Si elle ne relevait pas ce défi, si elle restait prostrée chez elle ou n'entreprenait que de petits travaux, elle aurait trop de temps pour pleurer son fils et elle ne s'en sortirait jamais.

Cette revue à grand spectacle s'intitulait *Magyck!* car y alternaient des numéros de danse inspirés par le fantastique et des numéros de magie. L'orthographe fantaisiste du titre n'était pas une idée personnelle de Tina ; en revanche presque tout le reste du programme avait été conçu par elle et elle en était satisfaite. Elle était sortie épuisée de cette année où les journées comportaient douze à quatorze heures de travail, sans vacances, avec à peine un jour de congé par-ci, par-là.

Cet acharnement et ce surmenage l'avaient-ils au moins aidée à supporter son deuil ? Depuis un mois elle avait l'impression d'aller un peu mieux : pour la première fois elle avait pu penser à Danny sans pleurer, aller sur sa tombe sans s'effondrer. Elle se sentait un peu plus d'entrain. Elle n'oublierait jamais cet être qui avait occupé une si grande place dans sa vie mais elle commençait à entrevoir une nouvelle vie qui ne tournerait plus autour de son inexorable absence. La plaie était encore sensible mais une timide cicatrisation s'opérait. Ce mieux-être avait duré une semaine ou

deux et puis les rêves avaient repris, plus atroces encore que ceux qui avaient suivi immédiatement la mort de son fils.

Ses inquiétudes quant à l'accueil que réserverait le public à *Magyck!* lui faisaient-elles revivre l'angoisse qu'elle avait connue après la disparition de Danny? Peut-être. Dans moins de dix-sept heures, à 20 heures, le 30 décembre, aurait lieu la première; les invitations avaient été lancées à toutes les célébrités et le lendemain, veille du premier de l'an, ce serait le tour des spectateurs payants. Si, comme elle l'escomptait, la revue était un succès, son avenir financier serait assuré car son contrat lui garantissait deux et demi pour cent des recettes brutes (déduction faite du bénéfice du bar), après les trois premiers millions de remboursements aux ayants droit. Si *Magyck!* faisait un tabac et se jouait trois ans durant, comme c'était le cas pour certains spectacles de Las Vegas, elle serait millionnaire au bout du compte.

Évidemment, si c'était un bide, la revue rétrograderait dans les spectacles de second ordre, c'était la dure loi du métier.

« Pas étonnant que je sois tendue, songea-t-elle, ça explique que j'aie si peur la nuit, que je refasse ces affreux rêves avec Danny, que je me sente de nouveau si déprimée. Quand *Magyck!* sera bien rodé, tout ira mieux; il faut patienter quelques jours encore et je pourrai me détendre un peu. » Oui, mais en attendant, il fallait qu'elle dorme le mieux possible. Demain à 10 heures elle avait rendez-vous avec les représentants de deux agences de tourisme qui étaient disposées à réserver huit mille billets d'entrée pour *Magyck!*; et à 13 heures, toute l'équipe était convoquée pour l'ultime répétition en costumes.

Elle tapota ses oreillers, remit draps et couvertures en place, tira sur sa courte chemise de nuit, tenta de se relaxer en fermant les yeux sur l'évocation d'une mer paisible venant lécher doucement une immense plage de sable blanc, au clair de lune.

Un bruit sourd coupa court à sa tentative d'assoupissement. Elle s'assit au bord du lit, perplexe, les jambes pendantes. Quelque chose de lourd avait dû tomber quelque part dans la maison, ce devait être un meuble pour qu'elle ait entendu le bruit à plusieurs pièces d'intervalle. Mais un meuble ne tombe pas tout seul dans une pièce vide, il avait bien fallu que quelqu'un le renverse.

Elle tendit l'oreille. Nouveau bruit plus feutré, furtif, qui ne lui laissa pas le temps d'en identifier la source ou la signification. Cette fois elle ne pouvait s'en prendre à son imagination, il y avait bien quelqu'un dans la maison. Elle alluma, prit son pistolet dans le tiroir de la table de nuit. Il était chargé, elle ôta les deux crans de sûreté, écouta... Le silence était total, le silence impressionnant d'une maison déserte. « Il vaut mieux que j'aïlle voir », murmura-t-elle en enfilant ses pantoufles ; le pistolet dans la main droite, elle se dirigea vers la porte. Silence. « Si j'appelle la police on risque de me prendre pour une hystérique ; de quoi j'aurais l'air s'ils débarquent, toutes sirènes hurlantes, et qu'ils ne trouvent rien ? Mon Dieu, si je les avais appelés chaque fois que j'ai cru entendre des bruits inquiétants ces dernières semaines, ils m'auraient jugée mûre pour l'hôpital psychiatrique. Cette fois il y a sûrement... non, probablement, un type dans la maison... »

À l'idée que des flics bien machos puissent se gausser d'elle en buvant leur café, elle se sentit tous les courages pour explorer seule les lieux. Pointant le pistolet en direction du plafond, elle engagea une balle dans le canon. Puis, inspirant à fond, elle ouvrit la porte et sortit dans le couloir.